

# Sur l'étymologie hydronymique du Japon : *Kiryû* et *Tone*

Susumu Kudo

En souvenir de M. et Mme Jean Levet

## 1) *Kiryû* : la rivière et la ville

Maebashi, préfecture du département de Gumma, se situe à 120 kilomètres au nord-ouest de Tokyo. Elle est adossée contre deux massifs montagneux : Haruna au nord-ouest (1448 m à son point culminant) et Akagi au nord-est (1828 m). Une vieille route contournant par le sud le mont Akagi relie Maebashi à une autre ville, *Kiryû*, située à l'extrémité est du département. La distance qui les sépare est d'environ une trentaine de kilomètres, une quarantaine de minutes en voiture. Le mont Akagi et les deux villes, Maebashi et *Kiryû*, forment un grand triangle isocèle dont le côté Maebashi-*Kiryû* est un peu plus long que les deux autres.

Le site Iwajuku, témoignage d'une époque paléolithique au Japon, découvert par Tadahiro Aizawa (1926-1989), est localisé du côté du mont Akagi, près de la ville de *Kiryû* dans un village (Kesagake) au bord de la route qui relie Maebashi à *Kiryû*. Le site, donnant sur la grande plaine Kantô au sud avec le mont Akagi au nord-ouest, la chaîne de montagnes Ashio au nord-est, se révèle avoir été depuis longtemps un grand espace idéal à l'habitat humain.

La rivière *Kiryû* qui, partant du fond des montagnes Ashio, traverse du nord au sud la ville de *Kiryû* et continue de l'alimenter en eau, a été sans doute et est toujours une des conditions par excellence du peuplement de ce lieu.

## 2) L'étymologie de *Kiryû*

Le nom de la rivière *Kiryû* peut provenir du nom de la ville (*Kiryû*). Au contraire, le nom de la ville peut avoir été bien postérieur à l'appellation de la rivière ou de la source. Car, le

nom d'une rivière ou d'une source, moyen d'alimentation en eau pour les habitants, est généralement antérieur à celui de la ville qui se forme et grandit sur ses rives. Supposons, pour l'instant, que c'était la ville, la plus grande de cette vallée de *Kiryû*, qui donna son nom à la rivière et essayons de savoir d'où est venu ce beau nom de *Kiryû*.

De même que la plupart des noms de lieu anciens, *Kiryû* est privé d'hypothèse d'étymologie adéquate. Il y a une supposition selon laquelle *Kiryû* tire son nom d'un samouraï de province : *Kiryû Rokurô*, dont un ancêtre aurait été descendant du seigneur du Xe siècle, Fujiwara Hidesato qui, vainqueur du grand seigneur rebelle Taira-no Masakado (? -940), avait étendu son territoire d'influence à travers la région de Kantô. Or le domaine d'origine du Sire de Fujiwara aurait été situé aux environs de Sano, à proximité (vers l'est) de *Kiryû*.

Il vaut mieux cependant convenir que ce nom de personne de *Kiryû*, peu commun parmi les samouraïs de l'époque, provenait du lieu d'origine de ce gentilhomme de campagne, c'est-à-dire de la terre de *Kiryû*. On est au XII<sup>e</sup> siècle. La formation de la classe de samouraïs ne s'ébauchait qu'à peine à l'est du pays (quoique justement dans la région de Kantô). Il est tout à fait probable que ce vieux nom de lieu, déjà formé, fût en usage avant le XII<sup>e</sup> siècle au cours duquel *Kiryû Rokurô* vit le jour.

On supposa d'autre part, à partir des caractères chinois 桐生 *Kiryû* (桐 *kiryu* « paulownia » 生 (*wu* réalisé en) *fu* « naissance »), qu'il s'agissait d'une « zone de végétation de paulownias », ou à partir de 霧生 *Kiryû* (霧 *kiri* « brouillard »), d'un « lieu de formation de brouillard ». Ce ne saurait être ici que de l'étymologie populaire, sortie des caractères empruntés au chinois originellement pourvus de sens.

Une des méthodes efficaces de recherche toponymique réside dans la comparaison de plusieurs homonymes qui reflètent souvent des réalités géographiques communes. Des formes anciennes peuvent aussi jeter quelque lumière, sinon sur l'origine, du moins sur le processus de changement morphologique.

Dans un pays comme le Japon où était de règle, pour la transcription d'un nom de lieu, l'usage des idéogrammes chinois qui représentent nécessairement deux choses : le sens et le son, le choix de tel ou tel caractère procédait souvent d'un examen assez arbitraire du sens, d'ailleurs peu clair, du nom concerné. Pour transcrire en caractère chinois un nom de

lieu, on est obligé de faire correspondre à une petite notion mal éclaircie du nom de lieu une unité lucidement délimitée de sens et de prononciation qu'est le système *kanji*. Ce choix arbitraire peut engendrer une fausse origine du terme tout en occultant son véritable sens. C'est ainsi que se fier aux apparences idéologiques d'un mot peut vous conduire dans tout endroit que vous voulez. Ce qui est arrivé pour le toponyme *Kiryû* lorsqu'on imaginait, à partir des idéogrammes employés pour le transcrire, qu'il s'agissait d'une zone de paulownias 桐生 ou d'un pays de brouillard 霧生.

Contre l'arbitraire de l'application des idéogrammes à la transcription des toponymes, Yamanaka Jôta nous met en garde en ces termes : il ne faut pas interpréter à la lettre plusieurs caractères tels que 切 (couper), 伐 (abattre), 桐 (paulownia), 錐 (poinçon), 霧 (brouillard), 喜里 (pays de joie), 吉里 (pays de bon augure) tous employés pour représenter l'élément toponymique *kiri*. Car ces caractères, même chargés de sens, n'en rendent que le côté phonique. Probablement, c'est dans le sens de « défricher » : « couper, abattre, essarter » que *kiri* est employé le plus souvent dans les toponymes qui le comprennent<sup>1</sup>.

Retenons ici que le caractère 桐 *kiri* « paulownia » est lié à l'idée de « couper, abattre, essarter » et supposons, comme il se doit, que *Kiryû* soit en deux éléments : *kiri-fu* légitimement analysé d'après son ancienne prononciation, et que l'élément *kiri* signifie « essart, nouvelle terre ». Alors, sous l'autorité de qui la terre a-t-elle été nouvellement défrichée, et pour qui ?

Nous avons dit ci-dessus que le fondateur supposé de la ville de *Kiryû* se nommait *Kiryû Rokurô* qui aurait été de la lignée de Fujiwara Hidesato, puissant seigneur de province au milieu de l'époque Heian (794-1192). Le fief d'origine de ce dernier n'était pas ailleurs que sur les terres voisines de *Kiryû* : Ashikaga et Sano. Les deux familles Ashikaga et Sano, originaires des terres ainsi nommées, font remonter ensemble leur généalogie jusqu'à ce seigneur légendaire (Fujiwara Hidesato alias, Tawara-no Tôta, le fameux pourfendeur légendaire de *Mukade* : le monstrueux Mille-Pattes). Comparée à ces deux familles Ashikaga et Sano dont la première a détenu pendant plus de deux cents ans le pouvoir central en instaurant le *bakufu* (gouvernement de guerriers à Kyôto 1336-1573), tandis que l'autre, fidèle à sa puissante voisine Ashikaga, perpétua sa lignée en traversant l'époque difficile des guerres civiles (de la fin du XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe siècle), notre

---

<sup>1</sup> Yamanaka Jôta, *Dictionnaire étymologique des toponymes*, Tokyo, Azekura Shobô, 1968.

famille *Kiryû* fait manifestement piètre figure.

Nous ne voulons pas prétendre ici qu'un nom de famille du Moyen-Âge soit à l'origine du toponyme *Kiryû* sis à l'extrémité nord de Kantô. La convergence généalogique des trois familles (Ashikaga, Sano et *Kiryû*) aura sans doute résulté du souhait bien compréhensible, de la part des trois précurseurs de samourais de Kantô du Moyen-Âge, d'affilier leur lignée à une plus puissante famille légendaire. Revendiquer la vieille terre Ashikaga-Sano pour expliquer le *Kiryû* étymologique « essart » tiendrait donc de l'anachronisme, puisqu'on veut argumenter sur le lieu d'origine à partir des faits historiques probablement postérieurs à l'établissement du nom de lieu.

Le nom de *Kiryû* ne figure pas dans le *Dictionnaire d'anciens toponymes*<sup>2</sup>. On mentionne seulement un ancien nom de lieu *Kiri-hara*, identifiable à l'actuel Kagami, Ômi-Hachiman (dép. Shiga). L'auteur dit de l'élément *kiri* de *Kiri-hara* : « s'agit-il du précipice ? [...] Ou *kiri*, au sens de “délimiter”, veut-il dire “terre du bout, bout de la terre”, voire “extrémité d'une plaine” ? ». Pour le nom d'une ancienne étape *Kiriyama* : « *kiri* voudra dire “précipice”, *Kiriyama*, “mont au précipice”, donc. Dans le sens de *kiri* “limite”, *Kiriyama* serait un toponyme signifiant “bout d'une montagne” » (p. 120).

D'après les deux dictionnaires Yamanaka et Kusuhara, *kiri* signifie 1) terre défrichée, essart, nouvelle terre, 2) précipice, 3) extrémité (d'une plaine), bout (d'une montagne). Lequel des trois sens conviendra-t-il le mieux à *Kiryû*?

À Takayama (Hida, dép. Gifu), il y a un quartier nommé *Kiryû*. Ce quartier, avec ses huit rues, se situe à l'ouest de la ville, à l'extrémité de la cité, dans la direction de Toyama. Blottie dans un bassin à l'altitude de plus de 560 m, la ville, relativement plate, ne présente pas de reliefs notables, sauf quelques quartiers environnant deux petites élévations : Shiro-yama « Mont du Château » et Kita-yama « Mont du Nord ». Si l'une des trois significations mentionnées ci-dessus est conforme à cet état de la ville, ce ne sera pas « essart » ni « précipice » mais « bout, extrémité ». Le *Kiryû* de Takayama signifie probablement le « quartier du bout ».

Le substantif *kagiri* « limite » semble être composé de deux éléments : *ka-giri*, voire, *ka-kiri* « *kiri* “(dé)couper” ». En japonais de l'époque Nara (VIII<sup>e</sup> siècle), il y avait deux catégories phonémiques (A et B) pour chacune des trois voyelles : *i*, *e* et *o*. Les deux

---

<sup>2</sup> Kusuhara Yûsuke et d'autres, Tokyo, Tokyo-dô, 1981.

phonèmes pour la voyelle *i* sont repérés dans les graphies : *ki* (*gi*), *fi* (*bi*) et *mi*. Les deux phonèmes pour la voyelle *e* le sont dans les *ke* (*ge*), *fe* (*be*) et *me*. Pour la voyelle *i* (B), la plupart des historiens de la langue japonaise (notamment Ôno Susumu et Matsumoto Katsumi, deux théoriciens parfois antagonistes en la matière) sont unanimes à la faire venir, du composé des deux phonèmes : *o + i* ou *u + i*, et pour le phonème *e* (A), des *i + a*, pour le *e* (B), des *a + i*. Pour deux phonèmes *o* dont la différence est censée réalisée dans les deux sortes de graphies : *ko*, *so*, *to*, *no*, *yo*, *ro*. *mo*, nous ne pouvons encore nous accorder sur le bien-fondé de la différence graphique. Nous sommes enclins à penser, comme Matsumoto Katsumi, qu'il s'agit là de simples allophones dus aux contextes phonétiques et non pas d'une différence génétique, c'est-à-dire, qui pourrait entraîner une différence de sens. D'après nous, il est invraisemblable que *yado* « logis » et *yado-su* « loger » soient provenus de deux radicaux différents.

Or le *gi* de *kagiri* et le *ki* de *kiri*, nominaux du verbe *kiru* « couper », étaient de la même catégorie A. Cela veut dire que ces deux *-ki* et *-gi* (sonorisation intervocalique de *-ki*) pouvaient être du même phonème.

D'autre part, il y a, dans une série de quelques particules déictiques ou auxiliaires en ancien japonais, une alternance vocalique *a / o*, réalisée, par exemple, dans les couples : *sa / so* (B), *na / no* (B) ainsi que *ka / ko* (B). Pour le *ka* de *kagiri*, nous pensons qu'il s'agit là d'un déictique *ka* « là, ici » avec son pendant *ko* (B) « ici, ceci ». Pour l'étymologie du verbe *ka-giru* « limiter », on peut donc supposer quelque chose comme « (dé)couper (par) là ». Ce verbe *ka-giru* est en rapport aussi avec *ku-giru* « sectionner », différencié seulement par l'alternance vocalique *a / o* (*u*). Ce qu'il y a de commun entre ces verbes est *kiru* « couper, trancher ».

En fin de compte, le nom de lieu *Kiryû* peut être le *shûshi-kei* (infinitif) *kiri-wu*<sup>3</sup>, né du *ren'you-kei* (nominal) *kiri*. Le *shûshi-kei* nominal peut s'employer dans un autre sens que le *ren'you-kei* : *watashi-ga damaru* (no)-wo mite « en me voyant me taire », *haneru-wa nomi* « sauter, c'est la puce ». Dans un poème numéroté 1912 du recueil *Man'yô-shû* : *tatsu-tomo*, *wu-tomo* « debout ou assis », le *shûshi-kei tatsu* « se lever » et le *u* du verbe ontique *wu* « être assis » sont employés non pas comme verbaux mais comme substantifs.

---

<sup>3</sup> Pour les détails d'une hypothèse sur la genèse de la conjugaison du verbe japonais (*ren'you-kei + wu*, verbe ontique), voir le chapitre 7 de notre livre *Nihongo ha doko kara umareta ka* (« D'où est née la langue japonaise ? »), Tokyo, KK. Bestsellers, 2005.

Le shûshi-kei fonctionne, dans certaines phrases, comme un nominal.

Dans le composé verbal *kiri-wu*, la consonne *w*, entravée par *r* de *kiri* ne peut se transformer en *r* (\**kiri-ru*), s'affaiblit en *f* (*kiri-fu*) pour aboutir finalement à *kiryû*, de la même manière que *iwa-fu* « célébrer » devient *iwa-u*, *ko-fu* « solliciter », *ko-u*. Comme verbal, *kiri-u* devient *kiru*, mais d'emploi restreint dans les noms propres, *kiri-u* se stabilise, fossilisé, en *kiryû*.

*Kiryû*, à l'« extrémité » de la chaîne de montagnes Ashio, se cantonne comme ce qui « limite », au nord-est, la plaine Kantô. Le quartier *Kiryû* de Takayama est localisé sur la rive est de la rivière Miyagawa qui traverse la ville. La ville de *Kiryû*, également, se trouve sur la rive nord-est de la rivière Watarase qui, au sud-ouest de la ville, descend du flanc est du mont Akagi. La rivière *Kiryû*, longeant la Watarase, se dirige vers le sud. Elle rejoint finalement la Watarase à Ashikaga, ville voisine de *Kiryû*, et perd son nom.

Le *kiri* « paulownia », dont le bois est aussi léger que résistant, est un arbre d'une grande utilité au Japon. On ne sait pas si le *ki* de *kiri* « arbre » était, phonologiquement, de la catégorie A ou B. En ce qui concerne la nature phonologique, le *Grand dictionnaire du japonais du haut Moyen-Âge*, (Tokyo, Sansei-dô) ne fournit aucune mention qui puisse nous éclairer sur ce point. Les deux graphies du *ki* de *kiri* présentées dans le dictionnaire (支, 岐) sont de l'époque Heian où le clivage phonologique n'était plus de mise. Mais les graphies utilisées sont de tradition de la catégorie A.

Parmi les caractères 切, 伐, 桐, 錐, 霧 employés pour *kiri*, unité toponymique, le *ki* des quatre premiers 切, 伐, 桐, 錐 est de la catégorie A, le *ki* dans 霧, de la catégorie B. Ce dernier *ki* (dans 霧) différait donc phonologiquement (c'est-à-dire, étymologiquement) du groupe des quatre premiers caractères 切, 伐, 桐, 錐. Le département Gumma était, cependant, en dehors de la zone des huit voyelles et, en plus, il semble qu'on n'ait pas connu de transcription graphique de *Kiryû* avant l'apparition de *Kiryû* (桐生) Rokurô, personnage un peu énigmatique du XII<sup>e</sup> siècle. Si la différence phonologique entre les deux *ki* n'existe plus, l'emploi des deux caractères 霧 et 桐 pour *kiri* ne semble pas moins perpétuer l'ancien clivage génétique entre deux *ki* : 霧 et 桐. Si on peut supposer légitimement le sens « extrémité, limite, bout » à *kiri* représenté en caractères du groupe A, l'étymologie de 霧生 « lieu de naissance de brouillard » pour *Kiryû* devra être à écarter.

Les noms de rivière, lorsqu'ils désignaient vallées ou bassins versants, étaient en général privés de terminaison *-kawa* (*-gawa*) : *Sinano*, *Chikuma* ou *Tone*. L'intérêt étymologique des noms de rivière réside ainsi dans l'interprétation des éléments dépourvus de toutes les terminaisons propres aux cours d'eau. De toute manière, l'appellation de *Kiryû*, utilisée de toute antiquité pour (la vallée de) la rivière *Kiryû*, ne doit pas être venue du nom de la ville qui s'est formée bien postérieurement à la vallée *Kiryû*<sup>4</sup>.

### 3) Un modèle de formation hydronymique

L'examen de quelques noms de rivière sans *-kawa*, peut éclaircir certains modèles de formation des cours d'eau au Japon. En aïnou, les noms de rivière ou de vallée ont souvent une terminaison *-nai* ou *-bet* (ou *-pet*) « rivière » : *Ruten-bet*, *Nio-bet*, *Nubi-nai*. Sans comprendre le rôle de la terminaison aïnou, on en a ajouté de japonaises : *Rutenbetu-sawa*, *Niobetu-kawa*, *Nubinai-kawa*. Cette japonisation des toponymes aïnous fait état de l'incompréhension progressive de la langue aïnou. Les administrateurs japonais, ignorant l'aïnou, se sont contentés de surajouter, aux noms de rivière ou de vallée déjà munis de *-bet* ou de *-nai*, des mots japonais qu'ils croyaient correspondants. Les mots aïnous *-bet* (*-pet*) et *-nai* correspondaient à plusieurs noms japonais : *kawa* « rivière », *sawa* « val ou vallée » ou *tani* « val, combe ».

Dans le Tôhoku nord-est, où la langue aïnou était autrefois largement en cours, on peut remarquer des noms de rivière (ou de vallée) franchement aïnous tels que *Ai-nai*, *Utaru-be*,

---

<sup>4</sup> Près de Karuizawa, une des stations d'été les plus connues au Japon, à la frontière des deux départements : Gumma et Nagano (du côté Gumma), se situe, au bout d'une longue vallée étroite, une petite station thermale nommée Kirizumi 霧積. Ce toponyme est utilisé également pour une rivière qui y coule : Kirizumi-gawa et pour une montagne voisine : Kirizumi-yama (1055 m). Les thermes auraient été endommagés, en 1910, par un grand éboulement de terre qui n'y aurait épargné que deux maisons de thermes, situées à un kilomètre de distance, séparées actuellement par un étroit mais profond ravin.

Le premier élément de kanji (kiri 霧) exprime : brouillard, le dernier (zumi 積) : accumulation. Un endroit où se condense le brouillard? Or, il n'en est rien. Kiri 霧 est le kiri 桐 de Kiryû 桐生, c'est-à-dire, bout de montagne, endroit en pente forte, voire, précipice. Zumi 積 peut être une sonorisation de sumi 隅 : coin, bout. Ou bien, Kirizumi peut être une déformation de kirizuma, terme d'architecture pour signifier le bout triangulaire d'un pignon. Le profond ravin qui part de l'emplacement de l'hôtel le plus reculé peut justifier ces deux étymologies en fait identiques. Kirizumi, comme toponyme, nous rappelle un autre toponyme du nord du département d'Akita, Kiritome « butoir de montagne ».

tandis qu'on rencontre, nombreux ceux-ci aussi, des noms japonisés tels que *Ai-nai-zawa*, *Utaru-be-gawa* avec des terminaisons japonaises surajoutées. À la frontière des deux départements Akita et Iwate, près du lac *Ta-zawa*, il y a une petite rivière nommée : *Sito-nai-zawa-kawa*. C'est l'élément *sito* seul qui pourrait donner ici un sens original à ce nom de cours d'eau. Le mot aïnou *-nai* et le mot japonais *-sawa* ne sont plus compris comme autrefois et le *sawa* commence à se différencier sensiblement du terme qui désigne ordinairement un cours d'eau : *kawa*<sup>5</sup>.

Dans le département Akita, pour évoquer un petit cours d'eau, l'emploi du terme *sawa* est aussi fréquent que celui de *kawa*, tandis que le terme *tani* « val », si fréquent à l'ouest du pays, y est quasi absent. Dans un département du centre (Gifu), c'est *tani* qui fait concurrence à *kawa*. Le *sawa* y est presque absent<sup>6</sup>. Au sud-ouest de Takayama, à sept kilomètres de la cité, se trouve une petite gorge nommée *Echigo-dani* où chante une rivière rapide, alors que dans le département Gumma, il y a une montagne appelée *Echigo-zawa*<sup>7</sup>.

Dans le département Akita, il y a une petite rivière qui se nomme *Oo-kawa-me-sawa-gawa*. Il n'y a ici qu'un seul étymon valable : *-me* « oeil », ou au mieux, *-kawa-me* « oeil d'eau, cours d'eau ». Mais pourquoi cette pléthore de représentations de cours d'eau?

Au Japon, la permutation de ces *tani* et *sawa*, en corrélation avec *kawa*, est particulièrement fréquente. La répartition régionale de ces deux termes employés, l'un à l'exclusion de l'autre, pour indiquer les mêmes vallées doit refléter une succession des couches historiques de la langue japonaise.

---

<sup>5</sup> Pour notre hypothèse selon laquelle *-kawa* et *-sawa* peuvent être formés des particules déictiques \*k-, \*s- + ape (une racine signifiant « eau » en indo-européen, en rapport probable avec *p'au*, *pàu*, *pô* chinois), voir notre article « Kawa peut-il être associé à Sawa ? », *Tozai VIII*, Limoges, Pulim, 2006.

<sup>6</sup> À la frontière des deux départements Gifu et Nagano, près du Mont Hotaka (3190 m), il y a deux vallées *Hidari-Mata-sawa* et *Migi-Mata-Sawa* (*Hidari* « Gauche » / *Migi* « Droite » ) et un pic au nom *Momi-sawa* (2755 m. *Momi*-« pin »-*sawa-dake*).

<sup>7</sup> Il n'est pas rare que nos montagnes soient désignées par des noms de rivière ou de vallée : *Tanigawa-dake*, *Mizusawa-yama*, *Anogawa-dake*, *Ozawa-dake*, *Ootsugawa-yama*, *Karasawa-yama*, *Mizunagasawa-yama*, *Shirasawa-yama*, *Yû-no-sawa yama*, *Akasawa-yama*, etc. (dans le nord du département Gumma et ses environs).

#### 4) *Tani* et *yachi* en japonais

D'après le dictionnaire d'ancien japonais *Jikun* du sinologue Shirakawa Shizuka, le *tani* est « ce qui, sortant d'une source, se déverse sur des ruisseaux ». Cette définition du *tani* est tirée de *Shuowen* (説文), célèbre dictionnaire chinois du II<sup>e</sup> siècle. Le *tani* n'était donc pas, en Chine, une combe dominée par deux escarpements, mais tout simplement un lieu d'où l'eau coule en se ramifiant. Ce qui se dit « tani », c'est cet espace. Pour qu'un *tani* mérite son nom, l'eau y était indispensable.

Le *tani* peut perdre de son eau et devenir un simple creux sec (*hora* en japonais). Dans la région de Hida du département Gifu, *hora* désigne ce genre de *tani*, soit imbibé, soit dépourvu d'eau. Le *hora* semble correspondre, dans la région où s'emploie le terme *sawa*, au *sawa* privé d'eau (cf. karé-*sawa*, « combe sans eau »). Le *hora* (= *tani*) se dit, d'après le *Grand dictionnaire des dialectes japonais* (Tokyo, Shôgakukan), un peu partout à l'est du Japon : Hitachi, Akita, île Hachijô, Tsukui (Kanagawa), Yamanashi, Nagano, Shizuoka, Kita-shidara (Aïchi), Mié, Hikone (Shiga). Tous ces endroits, sauf l'île Hachijô, se trouvent au long de la vieille Route Tôzan-dô et dans ses environs.

Dans le nord de Tôhoku, il y a un grand nombre de toponymes en *-yachi* (*yaci* en aïnou). Le *yachi* est un espace humide riche en nourritures archaïques : légumes sauvages, loches ou petits poissons. Il y a plusieurs *Ô-yachi* « grande terre humide ». La plupart des habitants de ces lieux croient toujours à l'authenticité japonaise du terme, signifiant « marais ». Mais en réalité, il n'en est rien. Il s'agit d'un mot aïnou qui signifie « boue, terre boueuse, terre humide ».

Pour les gens du nord, un *yachi*, même situé dans un bassin humide, est une terre plate, très différente d'un *tani* censé plus ou moins escarpé dans le centre-ouest.

Koshigaya Gozan 越谷吾山, savant de l'époque Edo, féru de dialectologie, dit à propos de *tani* (谷) qui compose une partie de son propre nom, que, dans les régions du Kansai (l'ouest du pays), il se dit *tani* : *kuro-tani* « vallée noire », *shishi-ka-tani* « vallée aux cerfs ». À Kamakura et à Chiba, *yatsu* : *Oogi-ka-yatsu*, « vallée à l'éventail », *Kame-ka-yatsu* « vallée aux tortues ». Dans les environs d'Edo, 谷 se dit *ya* : *Shibu-ya* « vallée âcre-rêche », *Seta-ga-ya* « vallée aux gués-rizières »<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Koshigaya Gozan, *Buturui Shôko* (« Les Noms des choses »), Tokyo, Yasaka-shobô, 1976

Au Japon de l'est, *yatsu* est un composant principal de plusieurs noms de rivières, réalisés en *Yatsu-gawa*.

La double lecture du caractère 谷 dans notre adresse postale : 渋谷区 (*shibu-ya*) 鶯谷 (*uguisu-dani*), ne fait pas seulement état de la souplesse et de la diversité d'emploi des caractères chinois au Japon. Elle nous fait entrevoir de quelle gangue linguistique la langue japonaise s'entoure. Les vieux toponymes nous sensibilisent à la vie, aux idées de nos ancêtres et aux valeurs qui leur sont propres. Témoignages de la sensibilité des anciens, ils servent de matériaux d'enseignement. Cependant, nous autres les Japonais modernes, nous nous hâtons de les remplacer par de nouveaux toponymes ridicules dictés par des idées insipides : passe encore pour le changement de 瀬田谷 (*Setagaya*) en 世田谷 (*Setagaya* - en face de 瀬田 *seta* « *rivière-gué* », on a emprunté simplement un caractère moins compliqué 世田 *seta* « *monde-rivière* » qui ne veut rien dire), mais que signifie Nishi-Tokyo (Tokyo de l'ouest) inventé à la place du vieux nom Hôya ou Minami-Arupusu (les Alpes du sud) ou Chû-ô (le Centre) pour l'ensemble des petites villes dans le sud-ouest de Kôfu, préfecture du département Yamanashi? C'est une forme évidente de paresse intellectuelle!

On peut compter, comme terminaisons d'hydronymes japonais, *-nai*, *-bet* (aïnou), *-sawa*, *-kawa*, *-tani* ou de vieilles particules telles que *-se* (*Watarase*, *Hirose*, *Momose*, etc.), *-fuchi* (*Ma-buchi*, *Haya-fuchi*, etc.), *-tsu* (*Naka-tsu*, *Oo-tsu*). Pour le double emploi de terminaisons dans un nom (*Ai-nai-zawa*, *Oira-se-gawa*) constaté un peu partout dans des régions mêlées d'aïnou et de japonais, il sert simplement à rendre claire et à renforcer la signification des particules devenues obscures (par exemple, *-nai*, *-pet*, *-bet* en aïnou et *-sé*, *-tsu* en japonais) par le rajout des signes intelligibles en japonais tels *-sawa*, *-kawa*.

Le mot *kawa* peut être représenté dialectalement en *kâ*, *kê*, *kô* et *hâ*. Ces formes dialectales veulent souvent dire non pas « rivière » mais « source, puits, fontaine, ruisseau, bassin à eau, mer, eaux ». Il s'agit de l'eau stagnante, plutôt que de l'eau vive. Les mots *i-kâ* et *i-gawa* (*i-* serait *wi* « demeure »), largement employés à l'ouest du pays (régions de Kyûshû) pour « puits », signifient aussi l'eau immobile, plutôt que l'eau courante. De toute antiquité, la manière d'être de l'eau importait peu. L'important est la présence de l'eau, sous n'importe quelle forme. La nécessité de l'eau primait sur son mode d'existence (comme rivière, source, puits ou fontaine). On donne, cependant, divers qualificatifs à

l'eau suivant ses formes d'existence.

En japonais, le terme *kawa* a été employé presque exclusivement pour l'eau vive ou courante, mode d'existence si ordinaire à l'intérieur de ce pays montagneux, tant et si bien que le *kawa*, entré en compétition avec d'autres mots qui désignaient « cours d'eau (et leurs vallées) », a fini par les obliger à se répartir dans un éventail un peu plus large.

#### 5) Concurrence et répartition des terminaisons : *sawa / tani*

Nous avons calculé un peu au hasard, sur une carte des montagnes du centre empiétant sur Gumma, Niigata, Nagano, Gifu, Toyama, le nombre des noms de petites rivières, selon l'intérêt, non pas des terminaisons mais des étymons. Nous avons récolté un total de 83 noms. Nous les avons ensuite classés d'après trois terminaisons de cours d'eau : *-kawa*, *-sawa* et *-tani*. Le résultat était le suivant : 41 pour *-kawa*, 22 pour *-sawa*, 20 pour *-tani*.

Cette petite statistique, grossière d'ailleurs, nous permettrait de dire que, dans cette partie du centre de la Route Tôzan-dô, l'ensemble des parts à peu près égales de *-sawa* et de *-tani* rivalise de fréquence avec *-kawa*. Comme on l'a dit ci-dessus, dans le département Akita sont employées presque partout deux terminaisons *-kawa* et *-sawa* aux dépens de *-tani*, tandis que dans le département Gifu, c'est le couple *-kawa* et *-tani* qui domine, *-sawa* y faisant totalement défaut. Dans le centre et au nord-est du Japon, *-sawa* et *-tani* existent mais l'une à l'exclusion de l'autre.

On n'a pas pris en compte le nombre des noms de grandes rivières qui coulent dans la plaine. Car au Japon, presque tous les grands fleuves sont munis de la terminaison unique *-kawa*. Les cours d'eau en *-sawa* ou en *-tani* débouchent rarement tels quels dans la mer. La terminaison *-kawa* fait priver de sens presque partout aux vieilles terminaisons (*-nai*, *-bet*, *-sawa*, *-tani*, *-se*, *-tsu*).

#### 6) La terminaison *-kawa* fait-elle la rivière?

Après le long tunnel Sasago (4800 m), l'Autoroute centrale (*Chûô-Kôsoku*) enjambe, du côté du département *Yamanashi*, une petite rivière au nom de *Hikawa*. Autrefois le panneau disait en anglais qu'il s'agissait de la « *Hi-River* ». Drôle de nom, aurait-on dit, chaque fois qu'on passait devant le panneau. Récemment, on a mis une nouvelle indication : « *Hikawa-River* ». La rivière *Hikawa* existe réellement mais ce nom ne signifie pas seulement la rivière mais la vallée entière. Le fameux lycée *Hikawa* est dans la vallée.

*Hikawa* est aussi une région. Le terme *-kawa* ne fait pas toujours la rivière.

Or, *Hikawa-River* peut être traduit en *Hikawa-kawa*. Ce double emploi de *-kawa* à la terminaison s'observe dans de nombreux noms de rivières du Japon<sup>9</sup>. Nous en citerons, ici, deux du département Gumma : *Sukawa-kawa*, *Yokokawa-kawa* et un du département Kanagawa : *Nakagawa-gawa*.

Ce double emploi de *-kawa* s'explique de façon suivante : les noms comme *Sukawa* 須川 (須 = 酸 acide), *Yokokawa* ou *Nakagawa*, employés sans doute originellement pour les régions de sources ainsi dénommées, se seraient fossilisés, n'indiquant plus les rivières qui en portaient. Pour leur redonner le sens de la « rivière », il fallait les réactiver avec le terme *-kawa*.

Un nom ordinaire tel que *kawa* « rivière », à force d'être utilisé comme élément d'un composé, finit par devenir une simple terminaison insignifiante ou un petit composant d'un nom propre, ce qui était déjà arrivé à toutes les autres terminaisons comme *-nai*, *-bet*, *-fuchi*, *-se*, *-sawa*, ou *-tani*.

Le véritable sens de *-se* 瀬 des noms propres tels que : *momose*, *ayase*, *segami* ou *setagaya* 瀬田谷 ne se devine qu'à travers quelques expressions figées telles que *asase* « gué (peu profond) », *segae* « changement de cours d'eau » ou *se-wo hayami* « par un courant rapide ». L'ancien japonais disposait d'un grand nombre de monosyllabes dont la plupart s'étaient sinon incrustées au moins immobilisées soit dans des noms propres soit dans des composés.

Dans deux noms de lieu, l'un aïnou, l'autre japonais, du département Akita : *Ai-nai* et *Ai-kawa*, ces deux éléments *ai-* n'ont-ils pas le même sens, puisque les deux terminaisons *-nai* et *-kawa* sont de la même fonction ? Il y a tout lieu de croire que l'aïnou et le japonais se seraient mélangés dans ces deux noms. Comment en est-il pour *hi-* de *Hikawa* (dép. Yamanashi) et *hi-* de *Hinai* (dép. Akita) ? Si *hi-* de *Hinai* est de l'aïnou *pi* (caillou), un toponyme *Suna-go-zawa* « vallée, rivière de lit de cailloux (*suna-ko* = grève) » n'est-il pas une traduction japonaise plus ou moins fidèle de l'aïnou *Pinai* ? Qu'est-ce que c'est que *hi-* 日 de *Hikawa* et *hi-* 比 de *Hinai* sinon le même phonème ? 日 et 比 sont, tous les deux, de la catégorie A en ancienne phonologie.

---

<sup>9</sup> 57, d'après une statistique de Furukawa Yoshikazu dans *Nihon Tyô-kodai-timeikai* (« Analyse des toponymes du proto-Japon »), Tokyo, Sairyû-sha, 2007 (2e édition).

L'intérêt de l'étude étymologique des noms propres au Japon ne réside pas seulement dans la découverte fortuite de vestiges de vieux japonais oubliés, enfouis et fossilisés. Il nous amène à voir quelques phases d'échanges intensifs entre deux langues : l'aïnou et le japonais.

### 7) L'étymologie de la rivière *Tone* 利根<sup>10</sup>

La rivière *Kiryû* débouche, à Ashikaga, sur la Watarase. Cette dernière rencontre à Ô-tone, ville frontière des deux départements Saïtama et Ibaraki, la plus longue rivière du Japon, *Tone*, pour laquelle elle perd son nom Watarase. La Watarase est une des nombreuses rivières qui ne débouchent pas dans la mer. La plupart des cours d'eau avec la terminaison *-se* rejoignent une autre rivière plus grande à l'intérieur du pays, à laquelle elles laissent leur nom d'origine. L'Oïrase du département Aomori (Nord) est une des rares rivières qui se jettent dans la mer.

Alimentée à Shibukawa (pourquoi la rivière *Shibukawa* n'existe-t-elle pas?) par l'Agatsuma-gawa, et grossie encore à Takasaki par l'affluent Karasu-gawa, la vallée de la *Tone* s'allonge sur le versant nord-ouest de l'Akagi, du côté opposé de la vallée de *Kiryû*. La *Tone* divise la région de Kantô en deux : le nord et le sud. Avant la ville de Maebashi, dans le cours supérieur de la *Tone*, se jettent de nombreux affluents aux noms pittoresques tels: *Agatsuma-gawa*, *Katashina-gawa*, *Neri-gawa* (根利 en caractères d'ordre renversé de *Tone* 利根), *Sikama-gawa*, *Hotti-gawa*, etc, dont l'étymologie ne cesse de nous intriguer. Nous nous concentrons, remettant à plus tard l'examen de toutes ces étymologies, sur le problème de celle du fleuve *Tone*.

Dans le *Man'yô-shû* (compilé au VIII<sup>e</sup> siècle), le plus vieux recueil poétique du Japon, le fleuve est représenté en 刀禰河泊 au poème numéroté 3413. Cette graphie nous informe seulement de la prononciation de l'époque, c'est-à-dire, *tone-kafa* ou *tone-kapha*. Dans une étude étymologique des noms de lieu du département Gumma, on trouve une mention selon laquelle *-tone* serait en rapport avec *-tine-*, épithète de la mère : *tara-tine-no* « qui allaite, donne du lait ». L'hypothèse « nourricière » nous a longtemps convaincus. Mais le fleuve *Tone* était aussi violent que bienveillant : il est plutôt connu pour sa violence. Ce

---

<sup>10</sup> Dans la ville de Masuho (dép. Yamanashi) coule une rivière appelée *Tone* dont l'étymologie n'est pas connue. L'origine est probablement en rapport avec une autre rivière de la ville : *To-gawa*.

« fléau de l'est » (Bandô-tarô) a été longtemps cause de grands dégâts chez ses riverains.

Pour 乳, l'alternance vocalique *i / o* (*tine / tone*) est invraisemblable. Elle n'est pas de la même nature que celle qu'on constate pour *fi / fo* 火 « feu », *ki / ko* 木 « arbre ». L'hypothèse nous inspire peu de confiance.

Pour l'étymologie de *tone*, le savant Izuru Shimmura, rédacteur de *Kôjien*, dictionnaire classique de la langue japonaise (éd. Iwanami), pense à un adjectif aïnou : *tanne* « long ». Cette vision « à vol d'oiseau » nous semble un peu simpliste, puisque les anciens n'auraient pu embrasser tout le bassin versant de ce long cours d'eau. Ils vivaient dans leur territoire, vaste, mais limité.

Deux interprétations souvent évoquées de *to-ne* en aïnou : « voilà le lac ! » (*to* « lac », *-ne* = présentatif verbal) et « lac-rivière » (dans ce cas-là, *-ne* viendra de la contraction vocalique de *-nai* « vallée, rivière ») conviendront assez bien, si ce « lac » est un domaine des sources. On a vu, pour le cas *Kiryû*, que le nom d'un cours d'eau indiquait, plutôt que la rivière elle-même, la vallée, c'est-à-dire la région d'où part la rivière. La zone *Tone* est une vaste vallée aquatique, avoisinant, à l'est, le fameux *Oze* (尾瀬, *-ze* occulte *-se*), grand étang marécageux d'origine volcanique qui empiète sur trois départements : Gumma, Niigata et Fukushima. On pourra se demander, ici aussi, si c'est la rivière qui précédait l'appellation de cette région ou si c'était le nom de la région qui précédait celui de la rivière. Nous penchons, comme pour le cas *Kiryû*, en faveur de la dernière solution, c'est-à-dire, le nom de rivière *Tone* venait de la vallée concernée.

La source de la rivière *Tone* part des environs du sommet du mont Tango (1809 m). À une vingtaine de kilomètres de là, au sud-ouest, se dresse le redoutable rocher *Tani-gawa* (1963 m), que n'ignore aucun grimpeur japonais. La ressemblance, qui n'échappe à personne, de *Tone* et de *Tani* notés en alphabet avec deux consonnes (t, n) en commun, est bien significative. Le fleuve *Tone* est connu par son bassin versant (le premier au Japon), tandis que le ruisseau *Tani*<sup>11</sup> le sera par le terrible rocher à pic qui l'abrite. Ce ruisseau est pourtant si petit que le nom en est souvent négligé sur les petites cartes.

On sait qu'en japonais, ainsi qu'en indo-européen, les déictiques en *-a* et en *-o* (*a/o*,

---

<sup>11</sup> *Tani-gawa* est une petite rivière. À moins de 10 kilomètres de sa source dans le flanc du Mont Tanigawa, elle se jette dans le *Tone-gawa*. Là, elle perd son nom *Tani-gawa*.

*ka/ko, sa/so, ta/to, na/no* etc.) sont liés grammaticalement les uns aux autres. Il s'ensuit que les deux éléments *to* (de *Tone*) et *ta* (de *Tani*) peuvent signifier, à quelque nuance près, deux choses, mais du même registre. En japonais ancien, *ta* et *to* (*ta* « qui ? » / *to* déictique de lieu) sont deux déictiques, différenciés seulement par l'alternance vocalique. On va voir, ci-dessous, que le lien *to / ta* est plus évident en aïnou.

Dans le vocalisme archaïque, une ancienne voyelle japonaise *e* est censée composée, soit de *a + i* (= *e* catégorie B), soit de *i + a* (= *e* catégorie A). Si l'élément *-ne* de *Tone* était d'origine de la catégorie A, ce qui est fort possible, le prototype de *tone* peut avoir été de « *toni* (+ *a* emphatique) ». Pour notre modèle : *tone* (-gawa) / *tani* (-gawa), on aura donc, le proto-modèle : *toni / tani*. Nous voulons dire, là, que *Tone* et *Tani* pouvaient signifier, à peu près, la même chose. Mais qu'est-ce que cela pouvait être?

En aïnou-yukar (classique), le déictique *toni* signifiait « par là », *tani*, « par ici »<sup>12</sup>. Chacun de ces deux adverbes est composé de trois particules (*to / ta - an - hi*) dont la première (*to* « là » pour *toni*, *ta* « ici » pour *tani*) en assure le sens. En français, « là » et « ici » sont employés parfois dans un sens très proche. La phrase « Je suis là » équivaut souvent à la « Je suis ici ». « Je vais te dire ... » à « Je viens te dire ... »<sup>13</sup>. La différence

---

<sup>12</sup> D'après le *Dictionnaire aïnou-japonais en dialecte saru*, de Mme Suzuko Tamura, Tokyo, Sôhûkan, 1996.

<sup>13</sup> M. Clément Lévy (jeune agrégé de lettres classiques, professeur à Mulhouse, en Alsace) a daigné lire et relire mon petit article et m'a donné plusieurs suggestions pertinentes. Pour deux verbes : **aller** et **venir**, il y a eu entre nous la discussion suivante:

- Ce verbe **aller** pose souvent de petits problèmes, parce qu'on l'utilise aussi comme auxiliaire pour le futur proche : « Je vais venir vous voir très prochainement », etc. Mais **venir**, c'est plutôt un verbe qu'on oppose au verbe **aller**, comme dans l'expression « aller et venir ». **Aller**, c'est toujours partir un peu ! (Cl. Lévy)

- Pour **aller** et **venir**, je pense plutôt à un verbe **ku** (= aller ou venir) en ancien japonais : (i)**ku** = aller et **ku**(ru) = venir. En japonais ainsi qu'en grec ancien, **aller** et **venir** peuvent se ramener à une même notion (en grec, **bainô**, **erkhomai**, etc). **Vaig cantar** en catalan (ou en gascon) ne veut pas dire : **je vais chanter**

entre *toni* et *tani* me semble bien de cet ordre.

Mme Bader profita de cette souplesse sémantique des déictiques pour édifier un schéma du proto-indo-européen<sup>14</sup>. D'après sa théorie, nombreux sont les substantifs composés à partir des particules pronominales, c'est-à-dire, des déictiques.

L'idée qu'une rivière est nommée « la Longue ou la Nourricière », parce qu'elle est longue ou nourricière, nous semble manquer d'assez de finesse psychologique pour atteindre la vérité des anciens.

La distance d'une vingtaine de kilomètres entre la vallée *Tone* et celle de *Tani* n'empêchait pas les Jômons d'effectuer en un jour un aller-retour. Les habitants des pays montagneux d'Asie, tels que le Népal, le Bhoutan ou l'Afghanistan, continuent de faire foi de cette capacité humaine. Il fut certainement une époque où nos ancêtres de l'Archipel se comportaient comme eux. Une vallée située à vingt kilomètres de distance était bien dans leur périmètre de visibilité et d'action. Les continuateurs de la civilisation Jômon faisaient, à pied, des aller-et-retour entre les deux vallées. Ils désignaient, avec *toni* « par là » et *tani* « par ici », leurs habitats bien alimentés en eau.

---

mais **je chantai** (prétérit) ! Pierre Bec pense qu'il s'agit de la généralisation d'un présent historique.

De toute manière, la notion (pour **aller**) de **partir** d'où on est semble avoir été née tardivement. **Aller** vient d'ailleurs de **ambulare** (se promener ça et là, aller et venir). La forme « je **vais** » vient de **vadere** (marcher, et non pas aller). **Ire** en latin est lié avec **eimi** grec (= aller et venir). **Subeo** en latin veut dire : venir sous, s'approcher et non pas : aller sous, s'éloigner. On ne se sent pas toujours où on est réellement. Pour illustrer la ressemblance relative des deux verbes, je pense mettre à la place de : **je viens ! à je vais !** (pour réponse à un appel : **à table !**), **je vais te dire ... à je viens te dire ....** (Kudo)

- Cela me semble assez clair pour le latin ou le catalan, mais encore une fois ton exemple en français ne me convainc pas trop, car « je vais te dire » signifie **attends un peu, écoute-moi, tu vas comprendre, quand je t'aurai dit**, etc. : pour moi, c'est le futur proche. « Je viens te dire signifie » : **me voilà, je suis arrivé, écoute-moi, je vais parler maintenant**. Ça ressemble à « je suis venu te dire » etc. (Cl. Lévy)

(Finalement, la conclusion de M. Lévy me semble confirmer la ressemblance foncière des deux notions : aller et venir... Kudo)

<sup>14</sup> Pour les recherches de Mme Bader sur les particules pronominales, voir notre livre susdit *D'où est née la langue japonaise ?*, notamment aux pages 95, 177 et 192.

Notes :

- 1) Yamanaka Jôta, *Dictionnaire étymologique des toponymes*, Tokyo, Azekura Shobô, 1968.
- 2) Kusuhara Yûsuke et d'autres, Tokyo, Tokyo-dô, 1981.
- 3) Pour les détails d'une hypothèse sur la genèse de la conjugaison du verbe japonais

(*ren'you-kei* + *wu*, verbe ontique), voir le chapitre 7 de notre livre *Nihongo ha doko kara umareta ka* (« D'où est née la langue japonaise ? »), Tokyo, KK. Bestsellers, 2005.

4) Pour notre hypothèse selon laquelle *-kawa* et *-sawa* peuvent être formés des particules déictiques \*k-, \*s- + ap (une racine signifiant « eau » en indo-européen, en rapport probable avec *p'au*, *pàu*, *pô* chinois), voir notre article « Kawa peut-il être associé à Sawa ? », *Tozai VIII*, Limoges, Pulim, 2006.

5) À la frontière des deux départements Gifu et Nagano, près du Mont Hotaka (3190 m), il y a deux vallées *Mata-sawa* (Hidari « Gauche » / Migi « Droite ») et un pic au nom *Momi-sawa* (2755 m. Momi-« pin »-*sawa-dake*).

6) Il n'est pas rare que nos montagnes soient désignées par des noms de rivière ou de vallée : *Tanigawa-dake*, *Mizusawa-yama*, *Anogawa-dake*, *Ozawa-dake*, *Ootsugawa-yama*, *Karasawa-yama*, *Mizunagasawa-yama*, *Shirasawa-yama*, *Yû-no-sawa yama*, *Akasawa-yama*, etc. (dans le nord du département Gumma et ses environs).

7) *Koshigaya Gozan, Buturui Shôko* (« Les Noms des choses »), Tokyo, Yasaka-shobô, 1976

8) 57, d'après une statistique de Furukawa Yoshikazu dans *Nihon Tyô-kodai-timeikai* (« Analyse des toponymes du proto-Japon »), Tokyo, Sairyû-sha, 2007 (2e édition).

9) Dans la ville de Masuho (dép. Yamanashi) coule une rivière appelée *Tone* dont l'étymologie n'est pas connue. L'origine est probablement en rapport avec une autre rivière de la ville : *To-gawa*.

10) *Tani-gawa* est une petite rivière. À moins de 10 kilomètres de sa source dans le flanc du Mont Tanigawa, elle se jette dans le *Tone-gawa*. Là, elle perd son nom *Tani-gawa*.

11) D'après le *Dictionnaire aïnou-japonais en dialecte saru*, de Mme Suzuko Tamura, Tokyo, Sôhûkan, 1996.

12) M. Clément Lévy (jeune agrégé de lettres classiques, professeur à Mulhouse, en Alsace) a daigné lire et relire mon petit article et m'a donné plusieurs suggestions pertinentes. Pour deux verbes : **aller** et **venir**, il y a eu entre nous la discussion suivante:

- Ce verbe **aller** pose souvent de petits problèmes, parce qu'on l'utilise aussi comme auxiliaire pour le futur proche : « Je vais venir vous voir très prochainement », etc. Mais **venir**, c'est plutôt un verbe qu'on oppose au verbe **aller**, comme dans l'expression « aller et venir ». **Aller**, c'est toujours partir un peu ! (Cl. Lévy)

- Pour **aller** et **venir**, je pense plutôt à un verbe **ku** (= aller ou venir) en ancien japonais : (i)**ku** = aller et **ku**(ru) = venir. En japonais ainsi qu'en grec ancien, **aller** et **venir** peuvent se ramener à une même notion (en grec, **bainô**, **erkhomai**, etc). **Vaig cantar** en catalan (ou en gascon) ne veut pas dire : **je vais chanter** mais **je chantai** (prétérit) !. Pierre Bec pense qu'il s'agit de la généralisation d'un présent historique.

De toute manière, la notion (pour **aller**) de **partir** d'où on est semble avoir été née tardivement. **Aller** vient d'ailleurs de **ambulare** (se promener ça et là, aller et venir). La forme « je **vais** » vient de **vadere** (marcher, et non pas aller). **Ire** en latin est lié avec **eimi** grec (= aller et venir). **Subeo** en latin veut dire : venir sous, s'approcher et non pas : aller sous, s'éloigner. On ne se sent pas toujours où on est réellement. Pour illustrer la ressemblance relative des deux verbes, je pense mettre à la place de : **je viens !** à **je vais !** (pour réponse à un appel : **à table !**), **je vais te dire ...** à **je viens te dire ...** (Kudo)

- Cela me semble assez clair pour le latin ou le catalan, mais encore une fois ton exemple en français ne me convainc pas trop, car « je vais te dire » signifie **attends un peu, écoute-moi, tu vas comprendre, quand je t'aurai dit**, etc. : pour moi, c'est le futur proche. « Je viens te dire signifie » : **me voilà, je suis arrivé, écoute-moi, je vais parler maintenant**. Ça ressemble à « je suis venu te dire » etc. (Cl. Lévy)

(Finalement, la conclusion de M. Lévy me semble confirmer la ressemblance foncière des deux notions : aller et venir... Kudo)

13) Pour les recherches de Mme Bader sur les particules pronominales, voir notre livre susdit *D'où est née la langue japonaise ?*, notamment aux pages 95, 177 et 192.